



Caroline Meriaux

Philosophie et Psychanalyse

Qu'est-ce que le "contemporain" ?

Le mot « contemporain » dérive du latin *contemporaneus*, *cum* signifiant « avec », *tempus* : « le temps ». Le Robert donne comme définition : « *ce qui est de même temps* », c'est équivoque... De quel temps s'agit-il ? Une époque ? Le temps qui passe mettant en mouvement le passé, le présent, le futur ?

“*Le contemporain est l'inactuel*” déclare R. Barthes à l'occasion de son dernier cours au collège de France¹. En effet, l'actuel, du latin *actualis*, exprime l'action ; ça se passe dans le temps présent, ça ne s'embarrasse pas d'historicité. Or, le contemporain est bien le temps du maintenant mais aussi dans une relation avec le passé, voire l'archaïque. En ce sens, le contemporain diffère - dans tous les sens du terme - de l'actuel, d'où la formule d'Agamben : « *La contemporanéité (...) est très précisément la relation au temps qui adhère à lui par le déphasage et l'anachronisme* »².

Pour aller plus loin et afin de dégager les caractéristiques du mot « contemporain », un parallèle peut être fait avec le concept d'art contemporain ainsi que la musique contemporaine pour, ensuite, évoquer ce qui fait la clinique contemporaine, en lien avec la société d'aujourd'hui, *société liquide*³, basée sur le changement, l'information et le numérique.

Il convient de faire un pas de côté en considérant les évolutions de l'art contemporain pour en saisir les résonnances avec la clinique aujourd'hui. Pour A. Cauquelin, philosophe et auteur d'un *Que sais-je* sur l'Art contemporain⁴, les critères de distinction qui identifie l'art comme contemporain ne dépendent pas du temps, ni du contenu des œuvres. L'auteur explique que l'économie de l'art contemporain est établie selon le nombre d'intermédiaires et de lieux d'expositions : l'artiste doit être « *partout à la fois, en même temps* » ; c'est ce qui signe la valeur de l'œuvre. La vitesse de transmission en est le moteur essentiel.

Par ailleurs, l'auteur distingue deux régimes d'économie. L'un, caractérisant l'Art moderne : c'est l'économie de consommation, s'appuyant sur la consommation de masse, en lien avec le marché ;

une grande machine pour laquelle aucun temps mort n'est accepté, ça tourne à vitesse continue boosté par le système de la publicité pour « *exciter la demande, exciter l'événement, le provoquer, l'aiguillonner, le fabriquer* » ⁵. Lacan, déjà, dans son discours à l'Université de Milan, le 12 mai 1972 dit que « *ça marche comme sur des roulettes, ça ne peut pas marcher mieux, mais justement ça marche trop vite ; (...), ça se consomme si bien que ça se consume (...). Vous êtes embarqués* ». Il évoque un discours « *intenable* », « *qui tourne tout seul* », « *voué à la crevasse* » ⁶ : le discours capitaliste. L'autre, économie de la communication, correspond à l'Art contemporain. Ce second régime est celui de la transmission de l'information grâce à l'évolution des technosciences. Or, ces moyens de communication, bannissant toute possibilité d'énonciations et submergeant les sujets d'un tsunami d'images et d'énoncés amènent une certaine désagrégation du lien social traditionnel. Cette analyse d'A. Cauquelin pose une distinction entre le contemporain, entré maintenant dans l'ère de la révolution numérique, et le moderne lié à la logique capitaliste. A noter cependant qu'en 2015, l'artiste contemporain Stromae, dans son texte *Carmen* ⁷, évoque « en même temps » les ravages de la société de consommation et de celle de l'hyper-connexion numérique. Ce texte n'est pas sans rappeler la pensée lacanienne de 1972, enrichie du danger de la *submersion* numérique, pour reprendre le terme de Bruno Patino ⁸.

La musique contemporaine, elle aussi, fait appel aux nouvelles technologies. Elle se reconnaît par sa dimension atonale. Le dodécaphonisme vient se substituer à la mélodie et amène ainsi une musique répétitive voire lancinante, avec une pulsation régulière s'approchant des caractéristiques corporelles. Ainsi, pour l'Art contemporain comme pour la musique contemporaine, les maîtres-mots sont « bouclage », « répétition », « redondance » et « saturation » donnant l'effet de circularité dont parle A. Cauquelin ; là encore, « *ça tourne tout seul* ».

De fait, ce qui caractérise le contemporain serait le « en même temps ». Comme cela a été évoqué, « contemporain » n'est pas

l'actuel, ni le moderne. Il est différent aussi du « à la mode » qui, lui, signifierait même le fait d'avoir presque un temps d'avance. Le mot « contemporain » signe bien les caractéristiques de notre social qui influence nettement la clinique contemporaine.

En effet, le lien social, pris dans une société changeante, au sein de laquelle tout va trop vite ; une *société liquide* comme la nomme Bauman, paraît donc réduit à l'image, la communication et l'énoncé. Dans la clinique, cet accès immédiat à l'information via le numérique propulse les sujets contemporains dans un espace ouvert et sans limite. L'usage de ces nouvelles technologies n'est pas sans effet sur le fonctionnement psychique. Les troubles de l'attention, par exemple, peuvent se lire au travers de cet emballement du numérique et de l'hyper-connexion : déjà dans la prime enfance, un défaut du lien structurant avec le parent référent, trop pris par la tentation de participer à ce grand spectacle virtuel projeté sur la « toile », tous embarqués dans un bain d'images et de sons, va entraîner de multiples conséquences. Par la suite, l'enfant puis l'adolescent, lui-même submergé par les écrans, pourra voir sa capacité d'attention diminuer et entraîner une agitation, voire une certaine violence.

La clinique contemporaine pourrait donc se formuler comme « tout, tout de suite, maintenant ». Le pulsionnel flambe avec pour conséquences ce besoin d'immédiateté, l'irrespect, l'exigence et l'individualisme. Le sujet contemporain est d'avantage préoccupé par la recherche de sa jouissance immédiate que de son désir. C'est donc la jouissance du corps qui est aujourd'hui convoquée au détriment de l'expression du refoulement, c'est une clinique de la conduite plutôt que du symptôme, c'est l'artifice en lieu et place du semblant. Ainsi, la sphère psychiatrique est aujourd'hui investie par les agités estampillés TDAH, les jeunes qui, en se scarifiant, tentent de faire « trou », les transgenres qui, aidés par les progrès de la science, remettent en cause la réalité biologique au motif qu'ils ont le droit de choisir, les toxicomanes et autres patientes atteintes de troubles du comportement alimentaire. A propos du toxicomane, par

exemple, il ne se met en marche que pour partir en quête de sa dose. Dans ses paradis artificiels, rien ne l'arrête. La seule limite qui fera son effet est celle du corps réel. Ainsi, là où le symbolique servait avant de gouverner, il semble que chez le sujet contemporain, seul le tragique du réel peut faire fonction d'arrêt. Aujourd'hui, sans doute, la dépendance la plus généralisée et la plus difficile à dépasser est la dépendance aux écrans. La psychiatrie s'en trouve désorientée au point qu'elle se laisse embarquer par les classifications anglo-saxonnes pour seul guidage, classifications de troubles et non des pathologies psychiques au sens de la psychiatrie traditionnelle et de la psychanalyse. Face à cette psychopathologie de la conduite plutôt que du symptôme et sous couvert d'un pseudo-discours scientifique, les thérapies comportementales sont légion, cautionnant la demande de thérapie brève et repoussant encore plus loin les effets du signifiant.

Les nouvelles demandes exigent des réponses rapides et des traitements courts. En découle le fait clinique que la qualité de la symptomatologie a perdu de sa précision, la demande est directe, pressante et mal élaborée. De ce fait, la psychanalyse, nécessitant du temps pour permettre au sujet de déplier un dire, est d'emblée mise en difficulté, pour ne pas dire mise au rebut par cette nouvelle clinique contemporaine. Pour autant, la psychanalyse peut mettre cette demande contemporaine au travail de la parole. Dans ce contexte, les entretiens préliminaires paraissent essentiels et méritent même d'être multipliés. Il semble indispensable de faire le pari qu'amener le patient à parler permettra au symbolique de border le réel et l'amènera à trouver une nouvelle façon de tenir dans le monde, dans une position éthique face à son désir.

¹ Phrase repris dans *Qu'est-ce que le contemporain* – G. ABAMGEN, Payot et Rivage, 2008, p 8

² G. ABAMGEN, *Qu'est-ce que le contemporain*, Payot et Rivage, 2008, p 11

³ Expression empruntée à Zygmunt BAUMAN dans son ouvrage *Les enfants de la société liquide*, Fayard, 2018

⁴ A. CAUQUELIN, *L'art contemporain*, Que sais-je ?, 2009

⁵ A. CAUQUELIN, *L'art contemporain*, Chapitre 1 – L'art moderne de la consommation, Que sais-je ?, 2009

⁶ J. LACAN, « Du discours psychanalytique », *Lacan in Italia 1953-1978*, Milan, La Salamandra, 1978, p. 32-55.

⁷ Extrait de *Carmen* – STROMAE : « *L'amour est comme l'oiseau de Twitter (...) On en devient fêlé (...). Et à tous ceux qui vous like, les sourires en plastiques sont souvent des coups d'hashtag. (...) L'amour est enfant de la consommation, il voudra toujours toujours plus de choix (...) l'offre et la demande pour unique et seule loi (...). On crèvera tous (...).* »

⁸ B. PATINO, *Submersion*, Grasset, 2023